

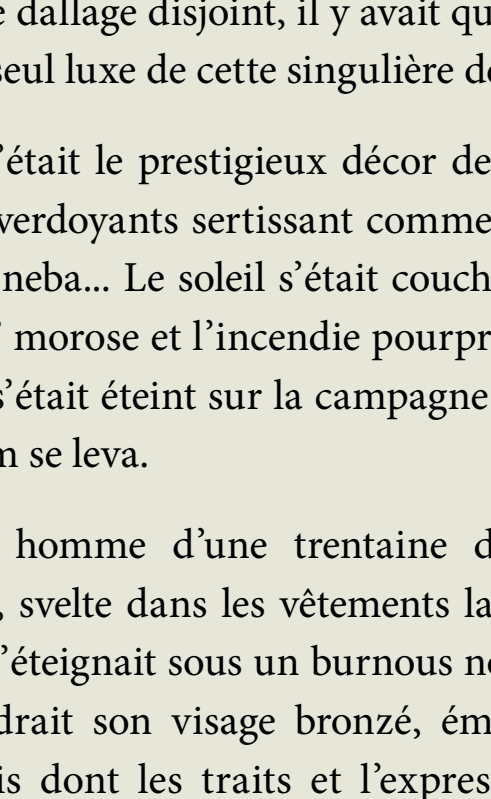
Isabelle Eberhardt

# Le Magicien



Vertiges  
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

M'Hamid se situe à l'extrême sud-est du Maroc, aux portes du Sahara.



Isabelle Eberhardt (1877-1904).

## LE MAGICIEN

SI AB-ES-SELEM habitait une petite maison caduque, en pierre brute grossièrement blanchie à la chaux, sur le toit de laquelle venait s'appuyer le tronc recourbé d'un vieux figuier aux larges feuilles épaisses.

Deux pièces de ce refuge étaient en ruines. Les deux autres, un peu surélevées, renfermaient la pauvreté fière et les étranges méditations de Si Ab-es-Selem le Marocain.

Dans la cour délabrée, autour du grand figuier abritant le puits et le dallage disjoint, il y avait quelques pieds de jasmin, seul luxe de cette singulière demeure.

Alentour, c'était le prestigieux décor des collines et les vallons verdoyants sertissants comme un joyau la blanche Anneba... Le soleil s'était couché derrière le grand Idou' morose et l'incendie pourpre de tous les soirs d'été s'était éteint sur la campagne alanguie. Si Ab-es-Selem se leva.

C'était un homme d'une trentaine d'années, de haute taille, svelte dans les vêtements larges dont la blancheur s'éteignait sous un burnous noir. Un voile blanc encadrait son visage bronzé, l'émaciation était des veilles, mais dont les traits et l'expression étaient d'une grande beauté. Le regard de ses longs yeux noirs était grave et triste. Il sortit dans la cour pour les ablutions de la prière du Mogh'reb.

— La nuit sera sereine et belle, et j'irai réfléchir sous les eucalyptus de la Rivière d'Or.

Quand il eut achevé la prière et le *dikr* du bienheureux cheikh Sidi Abd-el-Kader Djilani de Bagdad, Si Ab-es-Selem sortit de sa maison. La pleine lune se levait là-bas au-dessus de la haute mer calme, à l'horizon à peine embruni de vapeurs légères d'un gris de lin.

Tout à coup, les féroces petits chiens des demeures bédouines proches du cimetière grondèrent, sroudement d'abord, puis coururent, hurlant, vers la route de Sidi-Brahim. Alors Si Ab-es-Selem perçut un appel effrayé, une voix de femme. Surpris, quoique sans hâte, le solitaire traversa la prairie et arrivant vers la route il vit une femme, une juive richement parée, qui, tremblante, s'appuyait contre le tronc d'un arbre.

— Que fais-tu ici la nuit? dit-il.

— Je cherche le *sahâr* (sorcier) Si Ab-es-Selem le Marocain. J'ai peur des chiens et des tombeaux... Protège-moi.

— C'est donc moi que tu cherches à cette heure tardive, et seule. Viens. Les chiens me connaissent et les esprits ne s'approchent pas de celui qui marche dans le sentier de Dieu.

La juive le suivit en silence. Ab-es-Selem entendait le claquement des dents de la jeune femme et se demandait comment cette créature parée et timide avait pu venir là, seule, après la tombée de la nuit.

Ils entrèrent dans la cour et Si Ab-es-Selem alluma une vieille petite lampe bédouine fumeuse. Alors s'arrêtant, il considéra son étrange visiteuse. Svelte et élancée, la juive, sous sa robe de brocart bleu pâle, avec sa gracieuse coiffure mauresque, était belle, d'une troublante et étrange beauté. Elle était très jeune.

— Que veux-tu?

— On m'a dit que tu sais prédire l'avenir... J'ai du chagrin et je suis venue...

— Pourquoi n'es-tu pas venue de jour comme les autres?

— Que t'importe? Écoute-moi et dis-moi quel sera mon sort.

— Assieds-toi, dit-il.

Alors la juive parla :

— J'aime, dit-elle, un homme qui a été cruel envers moi et qui m'a quittée. Je suis restée seule et je souffre. Dis-moi s'il reviendra.

— Donne-moi son nom et celui de sa mère et laisse-moi faire le calcul que m'ont appris les sages du Mogh'reb, ma patrie.

— El Moustangar, fils de Fathima.

Sur une planchette, Si Ab-es-Selem traça des chiffres et des lettres, puis, avec un sourire, il dit :

— Juive, ce musulman qui s'est laissé prendre à ton charme trompeur et qui a eu le courage louable de te fuir, reviendra.

La juive eut une exclamation de joie :

— Oh! dit-elle, je te récompenserai généreusement.

— Toutes les richesses ne récompenseraient point dignement le trésor inestimable et amer que je t'ai donné : la connaissance de l'avenir...

— À présent, Sidi, j'ai quelque chose encore à demander à ta science. Je suis Rahil, fille de Ben-Ami.

Et elle prit le roseau qui servait de plume ou *taleb* et l'appuya contre son cœur tandis que ses lèvres murmuraient des paroles rapides indistinctes.

— Il vaudrait mieux pour toi ne pas tenter de savoir plus entièrement ce qui t'attend.

— Pourquoi? Oh! réponds, réponds!

— Soit.

Et Si Ab-es-Selem reprit son grimoire mystérieux. Tout à coup, un violent étonnement se peignit sur ses traits et il considéra attentivement la femme. Si Ab-es-Selem était poète et il se réjouissait du hasard étrange qui mettait en contact avec son existence celle de cette juive qui, selon son calcul, devait être tourmentée et singulière, et finir tragiquement.

— Écoute, dit-il, et n'accuse que toi-même de ta curiosité. Tu as causé l'infortune de celui que tu aimes. Il l'ignore, mais d'instinct peut-être il a fui. Mais il reviendra et il saura. Ô Rahil, Rahil! En voilà-t-il assez ou faut-il tout te dire?

Tremblante, livide, la juive fit un signe de tête affirmatif.

— Tu auras encore avec celui qui doit venir une heure de joie et d'espérance. Puis, tu périras dans le sang. Ces paroles tombèrent dans le grand silence de la nuit sans écho.

La juive cacha son visage dans les coussins, anéantie.

— C'est donc vrai! Tout à l'heure, au Mogh'reb, j'ai interrogé la vieille Tyrse, la gitane de la Porte du jeudi... et je ne l'ai pas crue. Je l'ai insultée. Et toi, tu me répètes plus horriblement encore ta sentence... Mourir? Pourquoi? Je suis jeune... Je veux vivre.

— Voilà... C'est ta faute! Tu étais le papillon éphémère dont les ailes reluisent des couleurs les plus brillantes et qui voltigent sur les fleurs, ignorant de son heure... Tu as voulu savoir et te voilà devenue semblable au héros mélancolique qui rêve dans les marécages enfiévrés.

La juive, affalée sur le tapis, sanglotait.

Si Ab-es-Selem la regardait et réfléchissait avec la curiosité profonde de son esprit scrutateur affiné dans la solitude. Il n'y avait pas de pitié dans son regard. Pourquoi plaindre cette Rahil? Tout ce qui allait lui arriver n'était-il pas écrit, inéluctable? Et ne prouvait-elle pas la vulgarité et l'ignorance de son esprit en se lamentant de ce que la destinée lui avait donné en partage, un sort moins banal que celui des autres, plus de passion, plus de vicissitudes en moins d'années la sauvait du dégoût et de l'ennui.

— Rahil, dit-il, Rahil! Écoute... Je suis celui qui blesse et qui guérit, celui qui réveille et qui endort. Écoute, Rahil.

Elle releva la tête. Sur ses joues pâlies, des larmes coulaient.

— Cesse de pleurer et attends-moi. Il est l'heure de la prière.

Si Ab-es-Selem prit dans une niche élevée un livre relié en soie brodée d'or et l'ayant pieusement baisé, l'emporta dans une autre pièce. Puis, dans la cour, il pria l'acha.

Rahil, seule, s'était relevée et, accroupie, elle songeait et sa pensée était lugubre... Elle regrettait amèrement d'avoir voulu tenter le sort et savoir ce qui devait lui arriver...

Si Ab-es-Selem rentra avec un sourire.

— Eh bien! dit-il, ne savais-tu pas que, tôt ou tard, tu allais mourir?

— J'espérais vivre, être heureuse encore et mourir en paix.

Si Ab-es-Selem haussa les épaules dédaigneusement.

Rahil se leva.

— Que veux-tu comme salaire?

La voix de la juive était devenue dure.

Il resta silencieux, la regardant. Puis après un instant, il répondit :

— Me donneras-tu ce que je te demanderai?

— Oui, si ce n'est pas trop.

— Je prendrai comme salaire ce que je voudrai.

Il lui prit les poignets.

Elle fut insolente.

— Laisse-moi partir! Je ne suis pas pour toi. Lâche-moi.

— Tu es comme la grenade mûre tombée de l'arbre : pour celui qui la ramasse; le bien trouvé est le bien de Dieu.

— Non, laisse-moi partir.

Et elle se dégagea.

Si Ab-es-Selem hocha la tête.

— Va à ton destin, j'irai au mien.

FIN

*Le Magicien,*

nouvelle d'Isabelle Eberhardt (1877-1904),

a paru dans le *Petit Journal Illustré* (supplément hebdomadaire du quotidien *le Petit Journal*), le 2 novembre 1902, n° 624.

ISBN : 978-2-89854-476-7

© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BANQ et BAC : quatrième trimestre 2024

– 2 477<sup>e</sup> lecturIEL –

**Lecturiels**

www.lecturiels.org